

1940-1941

**Mathilde CALDERON
(1923-2012)**

La Sarroise française

Témoignage publié dans le bulletin trimestriel
Gurs Souvenez-vous, n° 130, mars 2013, p. 20-23

Texte rédigé par Nicole Calderon, de Montpellier, fille de Mathilde, avec l'aide de sa sœur Sylviane.

Ce texte apporte des renseignements sur :

- l'internement des « Sarrois indésirables » en mai 1940 à Gurs*
- le rôle de la famille de Marthilde dans la Résistance française : son père Joseph Morscheid, son frère (lui aussi) Joseph Morscheid et son époux Jesus Calderon.*



Mathilde Calderon née Morscheid (1939)

Ma mère me disait qu'elle ne pouvait pas raconter à d'autres ce qu'elle avait vécu. *"Ils ne pourront pas le croire, ils me prendront pour une folle"*.

Maman est née à Hüsweiler (Sarre) en avril 1923. Son père, "charpentier métallurgiste"(?), était un militant communiste anti-nazi de la première heure.

Lorsqu'en janvier 1935, les Sarrois ont voté pour la réintégration de la Sarre en Allemagne, il a dû fuir avec sa femme et ses trois enfants car ils avaient été menacés de mort. Ils sont arrivés au bout d'un long voyage à Foix (Ariège). Mon grand-père a été d'abord incarcéré, pendant que le reste de la famille a été recueilli par des militants communistes. Ma

mère a commencé à apprendre le français pendant les 6 mois où ils sont restés à Foix. Le premier mot appris a été "froid".

En juin 1935 ils sont partis à Paris et ont logé dans un petit appartement, au 5 de la rue Montagne-Sainte-Genève. Puis ils ont trouvé refuge à Livry-Gargan.

C'est à Livry-Gargan, en mai ou début juin 1940 (?), que maman a été priée de se présenter à la gendarmerie, avec ses papiers de fille de réfugié politique. Maman s'y est rendue avec ses papiers et, "*on ne sait jamais*", un slip de rechange dans son sac à main. Elle a pu demander à une voisine de prévenir sa mère qui travaillait qu'elle se rendait à la gendarmerie. Elle ne devait revenir qu'un an plus tard...

Avec d'autres femmes d'origine allemande, réfugiées politiques ou juives, elles ont été embarquées dans un train vers une destination inconnue. Le *voyage* en train fut très long, puisqu'il était non prioritaire. Maman parlait de plusieurs jours, d'un passage vers la vallée de Chevreuse et d'un bombardement de nuit à proximité d'Orléans. Elle racontait plutôt sa terreur d'être séparée de sa famille sans avoir pu prévenir ses parents de l'endroit où elle allait être internée. Elle soulignait aussi les insultes, lorsque le train était à l'arrêt en gare. Ma mère, maîtrisant le français, répondait que la plupart des femmes qui l'accompagnaient avaient un frère, un père ou un mari qui combattait dans l'armée française. Son propre frère s'était engagé dans la légion étrangère, dès 1939. Il fut livré par la milice française et déporté à Dachau en 1942.

Maman ne nous a pas détaillé les conditions de vie au camp de Gurs. Elle nous a parlé de la boue, de la perte de ses chaussures, de la promiscuité, de la méchanceté de certains détenus, mais aussi de la compassion de certains autres, ainsi que de certains gardiens. Elle nous a dit qu'elle s'occupait aussi parfois de jeunes enfants. Elle nous a fait part de cet instant de désespoir, où elle s'était couchée entre deux rangées de barbelés, en espérant qu'en lui tirant dessus ses souffrances s'achèvent. Mais, curieusement, le fait d'être allongé et de regarder sous les fils de barbelés lui faisait oublier qu'elle était enfermée et lui donnait du courage.

Son départ du camp a eu lieu, je pense, environ un an plus tard, puisqu'elle nous disait avoir eu ses 18 ans au camp. Elle a été convoquée par le commandant du camp qui lui a proposé d'être remise aux Allemands en zone occupée. En colère et effrayée, elle lui a répondu qu'il ne savait pas de quoi étaient capable les *Chleus* et qu'elle « *préférerait se jeter dans le Gave* » plutôt que de rejoindre les Allemands. Elle a donc été libérée (!!!)

Forte de la consigne de son père, à savoir que si la famille était séparée, le point de ralliement était le professeur Choron (ma sœur confirme ce nom), elle l'a rencontré, mais je ne me souviens plus où. Il lui a donné un peu d'argent et lui a indiqué où se réfugier.

Après quelques péripéties et grâce aussi à certaines âmes charitables, elle est arrivée à Castres, autre point de ralliement, dans un hôtel tenu par une dame qui, contre ménages, l'a logée et nourrie. Au bout de quelques temps, quelqu'un frappe à la porte de sa chambre et elle a la surprise de voir son père. Maman pensait que c'est le réseau communiste qui a pu le prévenir. Ils sont remontés vers Paris en train.

Peu de temps après mon grand-père a été arrêté par la police ou la gendarmerie française. Il a eu le temps pendant le trajet d'éliminer tous les papiers compromettants. Livré à la Gestapo, il fut envoyé en Allemagne en forteresse (dont je ne me rappelle plus le nom).

Ma mère, ma grand-mère et le plus jeune de mes oncles ont été renvoyés en Allemagne, dans leur village d'origine. Ma mère est retournée en camp, cette fois-ci, un camp de "rééducation" avec des ressortissantes alsaciennes.

Les difficultés n'étaient pas finies pour autant: bombardement de Hambourg, typhoïde, exode en Bavière à cause des bombardements sur la Sarre, etc. Mais ce n'est pas l'objet de ce témoignage.

Vous demandiez par ailleurs dans quelles conditions ce témoignage a été reçu. Maman nous a raconté ces différents événements par bribes, tout au long de sa vie. D'où notre difficulté à regrouper les éléments et les retenir.

De plus, comme je l'écris au début de la lettre, nous n'avons pas réussi à la convaincre de faire un témoignage écrit. Elle était persuadée que personne ne pourrait croire qu'il existait des camps comme ça en France. Elle qui mettait la France au-dessus de tout !

Et pourquoi moi, ai-je l'impérieux besoin d'écrire ce qui m'a été raconté ?

La maladie d'Alzheimer a rattrapé ma mère en 2008. A partir de 2010, sa mémoire s'amenuisa rapidement.

En janvier 2012, elle vivait la peur et la souffrance de sa jeunesse et rien ne l'apaisait. Elle est morte le 20 novembre 2012. Je ne pourrai plus jamais lui demander des précisions.

Je ne veux pas que cet épisode de l'histoire soit perdu. L'histoire de ma famille maternelle fait partie de l'Histoire. Je veux lui rendre hommage.

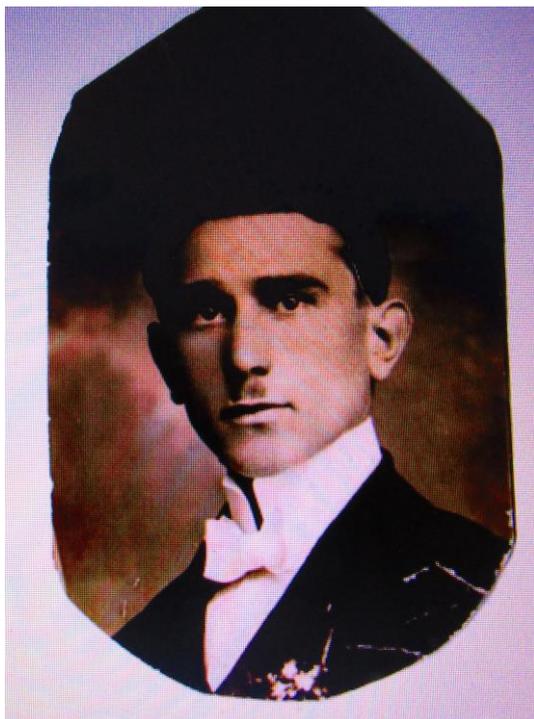
Récit de Nicole CALDERON aidée de sa sœur
Sylviane RUBIO née CALDERON

Le père de Mathilde se nommait Johan, Joseph MORSCHEIDT (1900- 1952),
son frère aîné Joseph MORSCHEIDT(1920-1943),
son jeune frère Werner MORSCHEIDT(1928-1964),
sa mère Maria MORSCHEIDT née FRITZEN (1902-1964)

Mon père s'appelait Jésus CALDERON (1920-2007) né en Espagne à Aguaron, émigré en France à Plaissan en 1927 puis Montpellier avec sa famille, a participé à la libération de Montpellier, a rejoint l'armée de Lattre de Tassigny qu'il a suivi jusqu'en Indochine. Militaire de carrière jusqu'en 1975.



La Famille Morscheid (1939)
Mathilde, Maria, Werner et Joseph



Joseph Morscheid, le père de Mathilde



**Joseph Morscheid fils, le frère de Mathilde (1939)
Il mourra à Dachau trois ans après cette photo**